

## ***Ne rien voir... et croire !***

*Prédication proposée par Nicolas Merminod le 31 mars 2024 (Pâques), à partir de Jean 20,1-10*

J'entends souvent des personnes dire qu'elles ne croient que ce qu'elles voient, précisant parfois « comme Saint Thomas » (voir Jn 20,24-25) pour ajouter un vernis religieux. Cette position me questionne: ces personnes affirment-elles cela en espérant voir qqch ou et présupposant qu'il n'y a rien à voir? Dans un cas, le doute méthodologique laisserait la porte ouverte alors que l'autre exclut toute ouverture.

Voir pour croire... Il est amusant de relever que dans l'Évangile selon Jean, Jésus critique ouvertement cette démarche (voire par exemple Jn 4,48; 6,36), affirmant même à Thomas: « Parce que tu m'as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru » (Jn 20,29), manière de dire que la foi authentique ne repose pas sur la vision. Dans cette perspective, heureux sommes-nous des siècles plus tard! En effet, notre foi est suscitée par les témoignages que nous avons reçus de Jésus et de notre relation avec lui, mais très rarement de la vision directe.

Nous pouvons reconnaître les disciples qui courent au tombeau comme des prédécesseurs. La rumeur progresse au rythme des foulées; Marie de Magdala court pour annoncer que la dépouille a disparu, puis les deux disciples courent vérifier cela de leurs yeux. Autrement dit, ils se précipitent pour confirmer qu'il n'y a plus de cadavre à voir... Et le ressort du récit est bien: ce qui est absent est ici plus important que ce qui est présent.

Cette course oppose deux disciples; il y a Simon-Pierre qui représente l'autorité de l'Église naissante et l'*autre* disciple, celui que Jésus aime. Dans le récit de l'Évangile selon Jean, si Pierre a une prééminence sur les autres disciples, c'est pourtant au disciple bien-aimé que Jésus fait des révélations. Il y a l'autorité institutionnelle d'un côté et l'intimité privilégiée de l'autre. Si le récit affirme qu'ils courent *ensemble* (δύο ὁμοῦ), il suggère néanmoins une certaine rivalité puisque le disciple anonyme remporte la course, signalant au passage que les deux hommes ne courent pas au même rythme. Toutefois, le disciple bien-aimé reste à l'extérieur du tombeau. Il voit bien les bandelettes rangées dans un coin, mais manifeste son respect pour Simon-Pierre en le laissant entrer le premier.

Simon-Pierre entre donc et voit à son tour les bandelettes. Il voit également le linge roulé dans un autre coin mais n'en tire pas de conclusion. Lorsque le disciple bien-aimé entre à son tour, il fait un pas de plus puisque le texte mentionne: « il vit et il crut. » Nous nous demandons alors ce qu'il voit et la réponse semble évidente: il voit la même chose que Simon-Pierre, rien de plus. Alors que le premier disciple reste à son rôle institutionnel de constater des éléments, le disciple bien-aimé discerne le sens qui se dégage de ces éléments. Il y a d'abord Simon-Pierre qui constate que l'ordre régnant dans le tombeau contredit un vol précipité du cadavre, puis il y a l'autre disciple qui comprend que leur Maître est ressuscité. Simon-Pierre comprendra la Résurrection, mais seulement plus tard, lorsque Jésus lui-même se révélera (voire Jn 20,19-20).

Voir pour croire... Pourtant, le disciple anonyme croit au Ressuscité sans le voir. Il croit

parce qu'il sait interpréter l'absence de cadavre. Il croit parce que dans son intimité partagée avec son Maître, il a développé le discernement pour comprendre cette absence. Bien qu'il respecte l'autorité de Simon-Pierre, son intimité lui permet néanmoins d'aller plus vite, plus loin. Même s'il y a une possible rivalité, chacun reste à sa place et reconnaît celle de l'autre si bien il n'y a pas de tension. En effet, les deux sont nécessaires; si l'intimité partagée avec Jésus précède l'institution, la raison d'être de cette dernière est de maintenir le témoignage pour que notre génération puisse encore entrer dans cette intimité. Nous pouvons en tirer deux conclusions:

- La première est que l'institution a une responsabilité qui empêche des changements trop soudain; si sa stabilité est gage de cohérence, elle implique aussi une certaine lenteur. Même si cette lenteur peut nous agacer, elle relève pour un bout de la nécessité.
- La seconde est que les croyants peuvent parfois avoir raison avant l'institution. C'est peut-être même parce qu'il y a des précurseurs que l'institution est amenée à évoluer... dans un second temps.

Je reviens à une parole de Jésus juste avant la résurrection de Lazare: « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » (Jn 11,40) Jésus renverse notre logique; alors que nous voudrions accumuler les visions pour éventuellement arriver à la foi, Jésus affirme que c'est précisément la foi qui nous permet de reconnaître et accumuler les visions. Alors que l'institution a besoin de voir pour avancer d'un pas assuré, le croyant avance parce qu'il a confiance en Dieu et parce qu'il reconnaît sa bienveillance même dans son absence.

Pâque, c'est le passage qui s'ouvre dans une impasse. L'absence de corps pourrait simplement indiquer un vol; c'est l'interprétation la plus pragmatique. Toutefois, cette absence ouvre un espoir autrement plus grand et plus profond allant jusqu'à la Résurrection. À Pâques, la rationalité ne disparaît pas mais elle prend une leçon d'humilité. Alors que nous nous imaginons que la foi court après la raison, la réalité est ici différente. C'est bien la foi qui court devant et donne la force d'avancer. Derrière, la raison essaie de suivre en trouvant de la cohérence à cette course qui la dépasse. Amen.